

Sur les chemins d'une philosophie du singulier! Hommage à Clément Rosset

Jacques Nanema*

Résumé: Clément Rosset fut un philosophe à part, très peu soucieux de s'inscrire dans telle ou telle scolastique philosophique, très peu enclin à dissoudre sa vision tragique des choses et sa personnalité joyeuse dans le portrait déjà connu et figé du philosophe (idéaliste impénitent, métaphysicien moralisateur, ennemi juré de ce qui est et ami incondtionnel et inconsolable des idéaux transcendants). Mais il fut aussi et surtout un philosophe à part entière, soucieux de comprendre et d'expliquer le monde, la condition tragique de l'homme voué à une duplication acharnée du réel qui en fait un être quelque peu orphelin de la joie. C'est par une sorte d'héroïsme tragique qui consiste à trouver le courage pour se réconcilier avec la singularité désespérante, sans pardon du réel que l'homme peut retrouver la joie qu'il n'a de cesse de troquer contre des consolations fallacieuses qui non seulement ne le protègent pas du réel (celui-ci ayant toujours le dernier mot), mais droguent son existence quotidienne d'un moralisme agité et rebelle à toute critique. Clément Rosset a vécu non seulement en « ami » du réel, mais aussi en ami des grands écrivains (français) et des grands artistes chez lesquels il trouvait autant sinon plus de philosophie (sagesse) que dans les grands systèmes autoproclamés philosophiques.

Mots-clés: réel, double, singulier, cruauté, tragique, joie.

Nos caminhos de uma filosofia do singular! Homenagem a Clément Rosset

Resumo: Clément Rosset foi um filósofo à parte, nada preocupado em se inscrever nesta ou naquela escolástica filosófica, nada inclinado a dissolver sua visão trágica das coisas e sua personalidade alegre no retrato já conhecido e cristalizado do filósofo (idealista inveterado, metafísico moralizador, inimigo jurado do que é, e amigo incondicional e inconsolável dos ideais transcendent). Mas foi também e sobretudo um filósofo inteiro, preocupado em compreender e explicar o mundo, a condição trágica do homem voltado a uma duplicação obstinada do real que faz dele um ser um tanto órfão de alegria. É por um tipo de heroísmo trágico, que consiste em encontrar a coragem de se reconciliar com a singularidade, desesperante e sem perdão, do real, que o homem pode reencontrar a alegria que ele não cansa de trocar pelas consolações falaciosas que não somente não o protegem do real (este tendo sempre a última palavra), como dropam sua existência cotidiana com um moralismo agitado e rebelde a toda crítica. Clément Rosset viveu não somente como amigo do real, mas também como amigo dos grandes escritores franceses e dos grandes artistas nos quais ele encontrava tanta ou mais filosofia (sabedoria) do que nos grandes sistemas auto-proclamados filosóficos.

Palavras-chave: real, duplo, singular, crueldade, trágico, alegria.

* Professeur à l'Université Ki-Zerbo, Ouagadougou, Burkina Faso. Email: jacquesnanema@yahoo.fr

La joie réelle n'est autre, en effet, qu'une vision lucide, mais assumée, de la condition humaine¹

1. Introduction

C'est à la rentrée académique 1988-1989, alors que j'étais étudiant à Nice, en licence de Philosophie, que mon chemin a croisé celui du Professeur Clément Rosset. Je venais d'arriver dans cette partie plus ensoleillée de la France, du Burkina Faso où j'avais fait deux années de Philosophie (DEUG), pour y poursuivre mes études. Le hasard a voulu qu'une politique de dispersion des étudiants africains dans les universités de province (menée d'une main de maître par le FIAP et le CIES à Paris) me fit débarquer à Nice en octobre 1988, avec 9 autres camarades étudiants, les uns pour des études de Sociologie et les autres pour des études de Psychologie.

Je dois avouer que malgré mes premières appréhensions et quelques incompréhensions pendant le premier semestre de fréquentation du département de Philosophie situé au troisième étage de l'Extension, je n'ai pas eu beaucoup de mal à m'intégrer aux étudiants français. J'ai encore quelques très bons amis rencontrés justement cette année-là et avec qui j'ai développé de la sympathie qui dure encore aujourd'hui.

Clément Rosset était déjà bien connu de certains de mes condisciples français en Philosophie. Moi je ne l'ai découvert qu'à la faveur d'un cours qu'il donnait sur les Stoïciens en année de Licence. Je dois avouer que ce personnage m'intriguait un peu du fait d'une bonne humeur visible et du fait qu'il pouvait en plein cours se laisser aller à des éclats de rire contagieux qui rompaient d'avec l'atmosphère habituelle des salles de cours. Je dois avouer que les cours avec Clément Rosset étaient franchement plus détendus que d'autres, non moins intéressants par ailleurs. Chacun des éminents professeurs que nous avons la chance d'avoir à nos petits soins, avait son style, sa méthode, sa voix, sa pédagogie : il en était ainsi avec les cours sur Platon avec Jean-François Mattéi, sur le positivisme d'Auguste Comte avec Henri Pascal, sur l'encyclopédie des sciences philosophiques de Hegel avec Monsieur Robert Sasso, sur les Tragiques grecs avec Monsieur André Flécheux, sur Merleau Ponty et Kandinsky avec Monsieur Michel Prieur, sur la théorie des couleurs de Schopenhauer avec Maurice Elie,

¹ ROSSET, Clément. *Loin de moi: Etude sur l'identité*, Paris, Minuit, p. 92.

sur des auteurs comme Hans Jonas avec Daniel Charles, et Dominique Janicaud étant le responsable du CRHI et chargé de la préparation des étudiants au capes et à l'agrégation. Une petite exception doit être notée pour ce qui concernait le cours sur Kant, assuré par le Professeur Jean-Paul Larthomas dont le talent était aussi de montrer un Kant humain, drôle et fréquentable. Clément Rosset n'était pas seulement un professeur de Philosophie, il était aussi comme un humoriste en classe. Pour dégager sa voie quelque peu et trop souvent enroutée, il dévorait à longueur de cours des bonbons (des Vosges, si ma mémoire est encore bonne).

Ce qui est notable, c'est qu'en dehors des salles de cours, on pouvait retrouver Clément Rosset au bar à proximité appelé le Floor. Il n'hésitait pas à offrir à boire aux étudiants que nous étions et avec qui il nouait facilement le contact. Je pense qu'il partageait avec Jean-Luc Gautero, notre spécialiste de logique et mathématiques ainsi que d'épistémologie, la facilité de contact et d'échanges avec les étudiants, même si ce n'était pas vraiment dans le même style.

C'est en année de DEA Philosophie que j'ai commencé à le mieux connaître, à m'intéresser à ses textes que j'ai eu le temps de lire alors que j'étais responsable de la bibliothèque de Section Philosophie. Très tôt, j'ai demandé et obtenu du département de Philosophie le poste de Moniteur qui me permettait de résoudre un problème majeur de ressources financières ne me permettant pas de m'acheter les ouvrages proposés en bibliographie par les différents professeurs. Ne pouvant les acheter par moi-même, j'ai vite compris que le poste de Moniteur allait m'ouvrir la caverne d'Alibaba du savoir par les textes à la bibliothèque où j'avais presque tous les ouvrages à portée de main.

Le travail de recherche que j'ai conduit pour obtenir mon DEA en Philosophie et qui portait sur le Désir m'a exposé à Clément Rosset à l'occasion de la soutenance en Juin 1991. Il était membre du jury et ses analyses, commentaires, critiques et suggestions portés à ma connaissance pendant ma soutenance m'ont ravi et informé que nous partagions quelques points d'entente et qu'il serait utile pour moi de solliciter son accompagnement pour les recherches doctorales que je souhaitais engager l'année suivante. Après une soutenance sur « Machiavel où Kant : de la violence à la liberté » pour l'obtention de la Maîtrise, et celle sur « Essai d'une phénoménologie aporétique du Désir » pour le DEA, j'ai décidé de solliciter l'accord de Rosset pour diriger ma recherche en thèse portant sur « Communauté et Solitude chez Nietzsche : Nietzsche, philosophe à part (entière) !? ». Cette thèse fut soutenue le 14 juin 1995 en présence du Professeur Michel Haar de l'Université Paris-Sorbonne et sous la présidence du Professeur Jean-Paul

Larthomas. Le professeur Francis Guibal de l'Université de Strasbourg qui avait rédigé un pré-rapport de soutenance n'a pas pu effectuer le déplacement à la date indiquée.

Je dois avouer que ce fut avec grand plaisir et honneur que j'ai vu ce professeur qui disait n'avoir aucun enthousiasme pour le travail auquel il était astreint (les cours à donner et les travaux des étudiants à diriger) acquiescer à ma sollicitation. Son accord nous a naturellement rapprochés et pendant trois bonnes années, j'eus de belles occasions de discuter avec lui aussi bien de Nietzsche que d'auteurs tels que Lucrèce, les Stoïciens, Montaigne, Pascal, Hume et Wittgenstein. Il se proclamait paresseux, mais il était bel et bien un travailleur acharné dont la plume limpide et sobre témoigne de son ardeur pour ne pas dire son ardeur. Même si Rosset ne donnait aucun cours expressément voué à Nietzsche, j'avais remarqué que toute sa propre pensée et ses enseignements en étaient imprégnés, pétris. Nietzsche n'était plus à son niveau une matière extérieure à disséquer pour et devant des étudiants en cours, il l'avait déjà bien digéré et sa propre pensée respirait au diapason de cette philosophie qui m'inquiétait et me fascinait.

2. L'unicité du réel

Tout le long de sa pensée qui se donne à lire, à comprendre dans les nombreux ouvrages qu'il a pu écrire durant sa vie, Clément Rosset semble n'avoir eu affaire qu'à un seul occupation intellectuelle que l'on pourrait énoncer en ces termes: la philosophie est une jubilation qui prend sa source dans l'intuition de l'unicité et de la singularité du réel : il n'y a qu'une et une seule réalité et cette réalité est à la fois simple et singulière (le terme grec qui convient ici est « idiot » ou cruel) : « ...J'entends aussi par cruauté du réel le caractère unique, et par conséquent irrémédiable et sans appel de cette réalité _ caractère qui interdit à la fois de tenir celle-ci à distance et d'en atténuer la rigueur par la prise en considération de quelque instance que ce soit qui serait extérieure à elle... »²

Telle est à mon avis la pierre angulaire de la philosophie de Rosset. L'idée simple, l'intuition unique ou le foyer incandescent qui alimente la philosophie de Rosset, tient en cette magistrale reconnaissance qui non seulement rompt d'avec une tradition de philosophie d'essence « négatrice » à laquelle l'histoire des idées nous avait habitués (il faut prendre au sérieux cette phrase bien connue de Alain : « penser, c'est dire non ! »), mais manifeste de profondes résonances avec quelques figures notables de l'histoire des

² ROSSET, Clément. *L'école du réel*, Paris, Minuit, 2008, pp. 208-209.

idées philosophiques³ : la pensée de Parménide⁴, des Stoïciens (le temps comme don, comme présent au double sens de ce terme et le monde comme substance une et unique, monisme repris par Spinoza qui théorisa la joie comme le but même de la vie), de Leibniz (le monde est le meilleur des mondes possibles), de Montaigne⁵ (la joie de vivre quotidiennement une vie simple, la conscience heureuse, la considération du corps dans la béatitude et dans le bon fonctionnement de l'esprit) et de Schopenhauer (bien plus qu'objet de représentation intellectuelle, le monde est d'abord et plus substantiellement une réalité obscure, impénétrable, irréductible à prendre ou à laisser, le monde est un vouloir-vivre débordant toute représentation, la généalogie comme démarche de compréhension du réel). L'une des éminentes figures de la philosophie avec laquelle il aimait entrer en commerce est Wittgenstein⁶ à qui il a consacré quelques années durant des cours fort utiles pour les candidats au concours de l'agrégation. Il s'agit bien de reconnaissance parce que d'une part cette thèse philosophique rame à contre-courant d'une tradition philosophique idéaliste, intellectualiste qui commence dans la « modernité » socratique-platonicienne jusqu'au rationalisme intégral de Hegel, et d'autre part, la reconnaissance indique bien à la fois l'affirmation qu'existe quelque chose qu'on désigne comme la réalité qui exige du philosophe le courage de la lucidité et de l'acceptation d'un héroïque décentrement de soi, en rupture d'avec l'anthropocentrisme⁷ irréductible et du moralisme sophistiqué présents dans les traditions métaphysique et religieuse judéo-chrétienne.

C'est Eric Weil, hégélien moderne, qui dans un article intitulé « Sur la réalité » défend l'idée que «ce qui se donne immédiatement n'est pas réel». De ce fait, il représente la quintessence philosophique du déni traditionnel de la réalité et sa passion pour l'irréel:

³ ROSSET, Clément. *Tropiques, cinq conférences mexicaines*, Paris, 2010, Minuit, pp. 90- 91 : « Il n'est au fond que trois philosophes avec lesquels je m'accorde complètement (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas d'autres philosophes que j'admire ou avec lesquels je ne me sente en sympathie presque totale): Leibniz, Spinoza et Nietzsche. Non toujours pour leur argumentation (parfois un peu serrée dans le cas de Spinoza, parfois un peu relâchée dans le cas de Nietzsche) ou leurs éventuels dérapages, mais parce que je les rejoins dans leurs conclusions : le monde est le meilleur des mondes possibles (Leibniz), la Joie est la seule chose qui importe (Spinoza et Nietzsche) ».

⁴ Cf. ROSSET, Clément. *L'école du réel*, op. cit., p. 253. C'est dans les *Principes de sagesse et de folie* que Rosset affirme ses affinités avec Parménide qu'il reconnaît comme une figure philosophique de premier rang : «Il faut dire et penser que ce qui est est, car ce qui existe existe, et ce qui n'existe pas n'existe pas : je t'invite à méditer cela ».

⁵ Ibidem, pp. 297-298.

⁶ Dans *L'école du réel*, Rosset lui consacre un chapitre intitulé «le démon de l'identité ». Voir pages 309 à 351.

⁷ A la suite de Nietzsche, bien qu'avec des raisons tout autres, Heidegger avait entamé une méditation très critique de cet humanisme philosophique dans sa *Lettre sur l'humanisme*.

« Force est en effet d'admettre que la philosophie, qui se propose de comprendre et d'interpréter ce qui existe, n'a souvent d'yeux et d'attention qu'à l'égard de ce qui n'existe pas »⁸. Comme Nietzsche, Rosset s'inscrivait pleinement et cheminait joyeusement dans ce qui se pourrait appeler les marges de l'orthodoxie philosophique établie depuis l'auteur du *Phédon* jusqu'à Hegel et sa postérité dont l'ambition n'était rien d'autre que de rendre le réel totalement rationnel ; ce qui a pour conséquence d'estimer que ce qui ne serait pas rationnel n'aurait pas d'existence (réelle). En marge de cette dominante de la tradition de rationalité critique et discursive qu'est la philosophie dont l'Europe se flatte d'être la génitrice, la promotrice mais aussi la fille (cf. Husserl et la crise des sciences européennes), Rosset ouvre à nouveaux frais un chemin de pensée et de vie qui nous fait aller en quête de ce qui est, en tant que ce qui est se donne comme unique, sans double, donc singulier, idiot au sens grec du terme. Sur ce chemin, il ne craint pas de ne pas chanter la même chanson que les grands noms de la philosophie, bien au contraire, il refuse en quelque sorte la catéchèse orthodoxe en philosophie et s'entête dans une imposture intellectuelle qui détonne comme une hérésie, une hétérodoxie par rapport au moralisme établi: « La cause de la morale me semble définitivement perdue dans ses prétentions à la philosophie, même si elle doit continuer longtemps à y faire bonne figure »⁹.

Mais, il ne suffit pas à Rosset de nous conduire à une reconnaissance de la réalité dont il est pourtant difficile de procéder à une définition autre que tautologique : « ...il est vain de demander à la philosophie une autre et plus précise définition du mot « réel », puisque celui-ci ne peut être défini que par son fait même d'être réel, ce qui constitue certes une sorte de définition mais une définition qui, si elle est recevable et la seule à l'être, est également tellement « minimaliste » (et aussi « nominaliste » puisque associant l'idée de réalité à celle de singularité, à l'instar des nominalistes médiévaux) qu'elle ne peut que décevoir ceux qui attendraient d'une définition du réel un supplément d'information philosophique. Mais tout supplément d'information équivaldrait ici à un brouillage de la notion qu'on voudrait éclairer, puisque c'est justement la définition du réel que d'être sans définition – ou du moins sans autre définition qu'une redite de son propre fait. De la même manière, comme le suggère Badiou, le nom étant ce qui nomme ne peut être nommé lui-même: « Le nom n'est rien d'autre que le réel, et c'est pourquoi

⁸ ROSSET, Clément. *L'école du réel*, p. 207.

⁹ ROSSET, Clément. *Le démon de la tautologie, suivi de Cinq petites pièces morales*, Paris, Minuit, 1997, p. 61.

il ne saurait y avoir de définition (...) Le nom (...) est ce qui « ouvre » la pensée, et qui doit être maintenu tout au long de l'investigation, sans jamais y être « objectivé » par une définition ou un référent »¹⁰.

Tout ce qu'il reste à faire, et c'est loin d'être peu de choses, c'est de s'engager avec courage et lucidité dans une sorte de catharsis morale et intellectuelle visant à nous guérir, à nous désaliéner d'une propension humaine trop humaine qui n'a de cesse de nous détourner de cette réalité pour nous divertir (Montaigne/Pascal) et nous repaître de fantômes/fantasmes/fantaisies de cette réalité. Le sens de l'activité philosophique chez Rosset est donc de libérer le chemin d'une pédagogie du réel. C'est là que se pose le problème du double, de la duplication affrontée dans la plupart des textes qu'il a écrits. Par moment, le lecteur de Rosset pourrait être tenté de réduire sa philosophie à une pensée négative parce que négatrice des différentes et innombrables tentations de dupliquer ou de dédoubler la réalité. Il existe une réalité simple, une et unique, mais paradoxalement, nous avons plutôt affaire à une foulditude d'irréalités produites dans nos représentations du réel. Il est par conséquent humain, trop humain de nier ce qui est et de lui faire prévaloir ce qui n'est pas.

Autrement dit, le réel n'intéresse pas vraiment l'homme mordu en quelque sorte par la tarentule du moralisme et dont le seul souci est de faire être ce qui n'est pas, faisant du même coup disparaître, ne pas être ce qui est. Le processus fantasmatique est simultanément un processus de déréalisation du réel, un peu comme si tous les efforts de l'humain consistaient à organiser une dissipation incessante de ce qui est. C'est à croire que l'homme vient au monde pour guerroyer contre la réalité toute sa vie durant, la possibilité même de son existence supposant que soit congédiée la réalité : l'homme n'est-il pas de refuser ce qu'il est au nom de ce qu'il désire (être), substituant systématiquement à ce qui est ses propres artifices, à la nature sa culture ? Sur ce point, il me semble se dessiner des affinités entre la traque du double dans ses multiples formes chez Rosset et la critique du désir dans la philosophie stoïcienne dont l'éthique tourne autour de l'appel à vouloir les choses qui arrivent telles qu'elles arrivent et non telles que l'homme voudrait qu'elles arrivent ! En somme, on pourrait résumer cette situation qui oppose résolument l'homme et la réalité, en tirant la conclusion de leur impossible accord : il n'y a pas deux capitaines dans un même bateau ! C'est ou l'un ou l'autre ! Par conséquent, les rapports entre l'humain dont l'essence est de briller par et dans l'art de la duplication et la réalité

¹⁰ Ibidem, pp.34-35.

étant exclusifs, il devient logique de considérer qu'à défaut de pouvoir définir avec une précision d'orfèvre ce qu'est le réel ou même d'établir la simple possibilité de son existence, il ne faudrait pas céder à la facilité dans laquelle tomba Heidegger¹¹. Il suffirait de le supposer ou de le débusquer derrière tous les subterfuges par lesquels l'homme tente de lui échapper. A défaut de trouver le réel, de l'identifier et de le fixer dans une définition philosophique dogmatique (ontologie), ou encore de se borner à répéter dans un discours pauvre, de manière tautologique que le réel est réel, sans pouvoir y ajouter d'autres qualificatifs qui projettent plus de lumière sur la nature et la consistance du réel, il suffirait pour se convaincre de son fait ou en prendre la pleine mesure, de suivre les pas fugitifs et tortueux de la morale pour en avoir au moins une idée précise, car la principale fonction du double est de «protéger le réel »¹² à la manière de l'alibi.

Le réel se situe aux stricts antipodes des idoles du moralisme¹³. Comme Nietzsche, Rosset n'a de cesse d'indiquer que le chemin du moralisme et celui de sa philosophie se trouvent diamétralement opposés, car philosopher, c'est sans cesse « dé-moraliser » au sens où le philosophe reste obstinément indifférent à la bonne fortune dont peut jouir la morale en terrain philosophique, un domaine dans lequel elle prospère sans pour autant être chez elle. La morale est une puissance coloniale qui assiège, envahit, occupe et exploite sans retenue aucune, avec immodestie des continents entiers de la pensée et de la vie humaines qu'elle met sous tutelle en les soumettant à ce que Rosset appelle « le démon du bien »¹⁴ qui dès lors impose à l'homme d'être frappé par « une possession morale » qui dès lors justifie tout, jusqu'au déplacement de l'intérêt. Il n'y a pas de doute, chez Rosset comme chez Nietzsche, le moralisme est un des pires ennemis de la pensée et de la vie car il consiste à ériger des idoles en mettant certaines idées et certains comportements à l'abri de la discussion, de l'examen et du débat critiques sous le prétexte qu'ils auraient des vertus indiscutables pour l'humanité. Mais cela pose problème pour la philosophie qui entend secouer les évidences morales et déranger les idoles pour en démystifier la consistance, en vérifier la crédibilité au-delà de leur utilité sociale du moment.

¹¹ ROSSET, Clément. *Tropiques, cinq conférences mexicaines*, Paris, 2010, éditions de Minuit, pp. 16-17.

¹² Voir l'épilogue du *Réel et son double* in *L'école du réel* (op. cit.), pp. 78-81.

¹³ Cf. ROSSET, Clément. *Le démon de la tautologie, suivie de Cinq petites pièces morales*, Paris, Editions de Minuit, 1997.

¹⁴ Ibidem, p. 81.

3. L'allégresse

Il y a donc chez Rosset, comme une ontologie négative du réel qui en nous renseignant d'abord et surtout sur le double, nous donne par surcroît et finalement une idée sur ce dont il est l'éclipse, le masque, le refus : « La pensée du double, à en mener l'analyse jusqu'à son terme, aboutit ainsi à la pensée d'une ontologie en laquelle se résume finalement la recherche philosophique que nous avons entreprise. Ontologie du réel dont la particularité est de ne prendre appui ni sur la pensée de son 'être' ni sur celle de son 'unité', mais sur la considération de sa seule singularité »¹⁵. Il me semble que ceux qui souhaitent saisir et exposer la cohérence de la philosophie du rossétisme devraient s'intéresser davantage à mettre en résonance musicale et conceptuelle au moins trois ouvrages que sont le « Réel et son double », « l'Objet singulier » et « l'Idiotie du réel », car le second et le troisième précisent et renforcent le premier de telle sorte qu'à mon avis, Rosset n'avait vraiment pas trop à s'inquiéter des objections à lui faites de « ... tenir toujours un peu le même discours ... »¹⁶. Pour Rosset, le réel est ce qui existe de manière singulière, unique, insolite à tel point qu'il devient impossible de s'y habituer¹⁷.

Rien de telle que la faculté humaine de nier ce qui est et de proclamer que ce qui n'est pas est ce qui n'est pas, doit ou devrait cependant être, ou encore que ce qui n'est pas est quand même d'une certaine façon, en quelque sorte. Ici, on peut comprendre qu'il y a une similitude entre Rosset et Nietzsche dont il écrit que la philosophie est une grande dénonciation des négations de la vie, mais pire encore, des fausses acceptations ou acceptations sous réserve, sous conditions de la vie compréhensibles dans la belle formule du « oui, mais ». Rosset traque la faiblesse majeure (métamorphosée en virtuosité fantasmagorique) de l'humain, le faible de l'homme qui est cette inclinaison fondamentale, quasi permanente à chercher ailleurs ce qui est sous son nez. En effet, pourquoi aller chercher dans l'atlantique ce qu'on a dans son grenier ? Cette faiblesse de l'homme devant la réalité fut et reste pourtant le principal motif de l'admiration vouée à l'humain considéré dès lors comme un être capable de transcendance, de progrès (qui éloigne du réel et nous rapproche de nos artifices et de nos rêves). Admiré pour une faiblesse inavouée, l'incapacité d'accepter la réalité, l'homme devient de ce fait

¹⁵ ROSSET, Clément. *L'objet singulier*, nouvelle édition augmentée, Paris, éditions de Minuit, 1979, p. 28.

¹⁶ ROSSET, Clément. *Le démon de la tautologie, suivie de Cinq petites pièces morales*: voir l'avant-propos.

¹⁷ Cf. ROSSET, Clément. *L'école du réel*, p. 466 (fantasmagories).

paradoxalement le héros d'un héroïsme fait de malentendus et d'usage de faux ; l'animal métaphysique devient la définition même de l'homme.

Rosset incarnait pleinement la figure du philosophe, homme de pensée, esprit critique non de la réalité mais des perceptions et représentations que les humains se sont faites de la réalité, sans oublier les idéologies diverses par lesquelles, béquilles de circonstances ou assurance tout risque, les humains tentent d'appivoiser l'inconfort qui caractérise leur rapport au réel. Là, il n'est pas seulement question d'intellection (rendre raison de la réalité, sauver les phénomènes), mais de se rapporter plus intégralement, au-delà de son intelligence, à ce qui est :

La grande force grecque n'est pas du tout, aux yeux de Nietzsche, d'avoir situé l'homme par rapport au Tout, à l'Absolu, à la Nature, mais au contraire d'avoir assumé sa condition éphémère et incertaine, accepté un bonheur de vivre qui n'a de sens qu'hic et nunc, ici et maintenant. Cette force joyeuse, qui définit on le sait pour Nietzsche moins un 'rationalisme' grec qu'une géniale folie en quoi consiste précisément le « miracle grec », est ce que Nietzsche appellera toujours le « dionysiaque ». Dionysiaque opposé terme à terme à l'idéal romantique puisqu'il aime ce que celui-ci repousse et rejette ce que celui-ci appelle de tous ses vœux: « Fabuler d'un autre monde que le nôtre n'a aucun sens, à moins de supposer qu'un instinct de dénigrement, de dépréciation et de suspicion à l'encontre de la vie ne l'emporte en nous. Dans ce cas, nous nous vengeons de la vie en lui opposant la fantasmagorie d'une vie 'autre' et 'meilleure' ». ¹⁸

Contre le ressentiment qui structure la production du double, Rosset nous parle plutôt d'une disposition fondamentale, radicale de l'homme dans son rapport à ce qui est. Il s'agit non de connaissance, de perception ou de représentation, mais plutôt de joie, d'allégresse:

Pour en arriver enfin à l'allégresse proprement dite, on ne peut qu'essayer de la décrire, et faute de mieux, comme un amour dont le complément d'objet serait absolument indéterminé : non pas donc amour de la vie, ni de soi, mais simplement amour du réel. L'indétermination de ce complément d'objet est, il va sans dire, exactement opposée au vague romantique ; lequel renvoie à un éternel absent, alors que j'entends par réel ce qui est toujours et partout présent, au point précisément d'obséder et d'incommoder la conscience romantique, du spleen baudelairien à la nausée sartrienne. Du reste, le réel est moins une notion vague qu'une notion générale; et qui implique au surplus, comme on le verra, une très haute précision...¹⁹

¹⁸ Cf. *Nietzsche, Hölderlin et les Grecs*, actes du Colloque organisé par le Centre de recherches d'histoire des idées (CRHI) à Nice, en Février 1985, recueillis par Edouard Gaède, et publiés par la Faculté des lettres et sciences humaines, collection Les Belles Lettres (ISBN 2-251-62034-6), N°34 (1° série), Nice, 1987. La contribution de Clément Rosset aux Actes du colloque était intitulée « le modèle grec ».

¹⁹ ROSSET, Clément. *L'objet singulier*, p.107.

Fidèle à ses amitiés pour Leibniz et Spinoza, Rosset qui dépense beaucoup d'intelligence pour produire des explications raisonnées et argumentées de la production humaine du double du réel, se laisse porter par l'idée fondamentale que ce qui importe le plus aussi bien pour le philosophe que pour l'homme du commun, c'est le bonheur qui ne saurait s'opposer ni à ce qui est (présent), ni à la joie (d'être, de vivre):

Cette définition du réel, d'être ce qui est sans double, entraîne une définition parallèle de l'allégresse : d'être une réjouissance à l'égard du simple qui n'éprouve pas le besoin d'en appeler à l'autre pour en autoriser la jouissance, se contentant en somme du monde comme Juliette se contente de Roméo. A la considérer ainsi – en tant que savoir approbateur du réel –, l'allégresse consiste essentiellement en une élimination de l'autre et une dissipation du double – soit en une approbation non narcissique de ce qui n'est pas autre, c'est-à-dire de tout ce qui existe, justement saisi comme à jamais préférable à ce qui n'est ni présent ni ici²⁰

4. En guise de conclusion

Clément Rosset fut notre professeur à Nice, ensuite il devint pour moi un ami, soucieux de ce que je devenais une fois rentré chez moi au Burkina Faso. Je n'ai jamais eu envie de rester et de vivre en France, persuadé que j'étais de me rendre bien plus utile au Burkina Faso qui m'avait assuré une bourse d'études (modique mais régulière) pendant toutes les années de ma formation philosophique et humaine en France. Nous avons gardé le contact et j'ai eu plaisir à recevoir de temps en temps de ses nouvelles à Ouagadougou. Il m'est même arrivé lors de certains voyages en Europe dans le cadre de missions officielles de l'Université de Ouagadougou, de le retrouver à son domicile ou dans d'excellents restaurants (chez Fernand, le Rendez-vous, Le sélect) où il me fit déguster à maintes reprises la côte de bœuf grillée sur laquelle on laissait fondre du sel gros grains. Rosset était si humain, malgré la sainte horreur qui l'animait pour les bons sentiments et les automatismes de la bonne conscience, les niaiseries morales, il n'hésitait pas à rendre service autant qu'il le pouvait. Rosset n'avait pas besoin d'invoquer des principes transcendants, des idéaux religieux ou moraux, pour se montrer humain, humaniste. La bibliothèque du département de philosophie de l'Université de Ouagadougou a bénéficié de nombreux dons de sa part et pas seulement composés de ses propres ouvrages.

²⁰ Ibidem, p.111.

Pour finir, qu'il me soit permis de revenir sur la raison principale de cet écrit. Ces quelques lignes d'hommage qui mélangent volontairement les qualités de l'homme avec celles de son œuvre, constituent une manière de saluer chez lui l'authenticité, l'amitié sans fard et sans feinte, la simplicité et l'exigence intellectuelle nourries aux sources du réel et aux trésors inépuisables de la littérature en général et de la littérature française en particulier qu'il a su magnifier et reverdir dans toute son œuvre. A l'ami qu'il fut pour moi et pour bien d'autres de mes condisciples, qu'il me soit permis de dire simplement merci pour sa jovialité enfantine, sa joie contagieuse, son humour fin, son « éthique de la cruauté »²¹ et son sens de l'autodérision nietzschéenne ... Merci simplement d'avoir traversé l'histoire des éclairs fulgurants de la philosophie tragique, illuminé le monde de ses idées claires et précises, saisi nos vies par l'éclair jubilatoire de sa plume experte ... Merci pour cette pensée crue et impitoyable livrée dans des textes qui pétillent par leur simplicité, leur clarté et leur pertinence dans le firmament de la philosophie contemporaine (française, francophone)... Que le philosophe de la joie et de la conscience heureuse, le Montaigne de notre temps qu'il fut aux yeux de beaucoup d'étudiants, repose en paix! La vie continue de plus belle et le réel dans sa beauté impitoyable et son évanescence tragique a toujours le dernier mot sur toute forme de double sortant de l'imagination fertile et créatrice des humains.

Recebido em 09/10/2019

Aprovado em 01/12/2019

²¹ ROSSET, Clément. *L'école du réel*, (introduction au Principe de cruauté), p.201.